

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 69 (1930)

Heft: 18

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement { Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux II. 1160

ANNONCES { 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



A PROPOS DE TSINS.

TIS lé journaux ant racontâ comeint lo tsin de la reïna dé Suède étai mort pou aprî sa maîtressa. L'ant bin fé; ci brâvo tsin étai autrameint mérteint que 'na certeina dama dé France dont nos ont traou parlâ.

On vint dé conduire à son derrai repos, on hommo daïs plie respectablos de Lausena, M. S. de C. Ci départ a fé ressovegné dé la mort daou père, et l'è dinse que nos aient apprié que le père d. C. avâi étai rappelâ subitameint on dzo que sè promenâve avoué sé douz tsins. Quand on lo trovâ, lé fidélos animaux lo gardâvant sè bin qu'on ne pouâvé pas lo totsi. Lo valet mimo (ora défunt) foué mosu.

On hommo metcheint avoué lé bítés nè ni intelligeint ni bon. Nôutron vesin Samin ne reignadizivé jamé on domesticò quand vayaï que son bétail ein avant pouaire. Fasaï bin ; sè faut défiâ dâi dzeina saens bontâ por lé bítés.

A. T'sivos.

LO PÈRE COUQUELHION ET SE GET.

SE fasai vilhio, lo père Couquelhion, mâ l'avâi adî bon soclio, boun'estoma, dâi tsambe que pouâvant oncora pidâ avoué dâi pe dzouvene et dâi man à motchâtâ lo bâosn' que sè sarai permet de lo mourgâ. Quant à la coraille, mè poûro z'am! vo z'einfatâve avau on demi-pot de novî tando que lo relodze fiaisai lè náo coup dâo mâtet de la matenâ. Et pu, po fomâ, allâ lâi ! la pipa, la cigâla, clliâo fêtu de papâi bllianc que lâi diant la chête, tot lâi étai bon. Vo mè farâ pas crêre que lo tabac et lo vin ne le maintegnant pas vedzet et robusto quemet iena de clliâo grante sapalle dâo Dzorat. Faillâi lo vère !

Tot parâi lâi a oquie que lâi baillive dâi couson. Que volâi-vo ? On è ti dinse. On a tsacon onn' épêna dein sa tsé et ti lè pere l'ant on vè qu'atteind lo berboulâdzo. L'etselhie! (l'écharde), dâo père Couquelhion l'êtai sè get, sè dôu get besson, quemet desâi. Po comeincî lâi avant colâ on bocon, et pu lâi avâi seimblâ qu'on lâo z'avâi betâ dedein onna panerà de sablilia. Et pu l'affére s'êtai einvenimâ et po fini la juva l'avâi baissi, baissi. Et mè l'avâi de dzouïo de bâire sè quartette et de fomâ son Griesesbaque âo bin son Schurtse, mè sè get lâi gravâvant de vêre. Ma fâi, lo père Couquelhion cein lâi fasai mau bin. Vêre lo grand sélao dâo bon Dieu, l'è tot parâi oquie, allâ pâ !

On dzo, lo père Couquelhion lâi tint pe rein mè et lo vaitcé que va vè lè mâidzo dâi get. Faut vo dere que, ora, lè mâidzo sant pas atant suti que du devant : vo guierant pè breque et ein a ion que l'è po lè get, on autre po lè z'orolhie, on traisiémo po lo cotson âo bin lè dzenâo, la pétublie, lo félîn, lo tsin, lè pormon. Po lè bré, l'è lo mimo affére, lâi a lo dotteu ein drâi et prâo su lo dotteu ein gautse. Et lo père Couquelhion l'a de dinse à son mâidzo :

— Vigno po mè dôu get besson que voudrant que fasse adî né, que lo sélao lè clliou !

Lo mâidzo l'a vouâti à tsavon et lâi a fê :

— Dite dan, père Couquelhion, bâide-vo ?

— Oï !

— Galézameint ?

— Oï, cein mè bon et digno.

— Eh bin, faut pe rein bâire. Et pu, fomâdevo ?

— Oï !

— Galézameint ?

— Oï, cein mè convint.

— Eh bin ! faut pas fomâ, ni bâire. Vaut mî se portâ on bocon moin bin et gardâ sa iuva.

— Vâi mâ ! dinse se lo bâire et la pipa mè sant salutairo, mè faur lè latsi po mè get.

— Oï !

— Eh bin, na fai na ! Vo faut pas vo z'émaginâ que po duve croûte bornatse vu laissâ veni avau tota ma capitâ !

Marc à Louis.

ENFER ET PARADIS.

LN jour que j'avais erré quelques paires d'heures à la chasse aux morilles sur une des majestueuses terrasses qui se superposent du Léman au Jura, je vins à échouer, vers la fin de l'après-midi, dans une des pintes d'un village à moitié blotti dans de plantureux vergers. Le vin y était un peu dur ou récalcitrant, comme aurait dit mon ami François Dutaillet, mais, quand on est altéré, que ne boirait-on pas ? Las d'avoir tant viré dans les talus et sous les bosquets du pays, je m'étais assis dans une niche de fenêtre de la « chambre à boire » du « Café des Amis » et je m'appuyais paresseusement du dos à la paroi. Sans me préoccuper des deux autres clients qui devisaient à l'extrémité de la salle, je m'apprêtais à faire un petit somme, lorsque j'entendis la voix nasillarde de l'un des deux indigènes dire à son vis-à-vis :

— Eh bien, Louis, que crois-tu qui soit plus près de nous, le paradis ou l'enfer ?

Comme c'était la première fois que j'entendais poser ce problème avec une pareille désinvolture, j'ouvris les oreilles, impatient de tenir la clef de l'éénigme.

L'homme interpellé ne se pressa point de répondre. De sa main noueuse, il rebroussa sa tignasse hirsute, puis, un peu embarrassé, il fit :

— Tout dépend où l'on se trouve.

La réponse n'était point mauvaise, mais elle dérangeait visiblement les plans de l'autre interlocuteur. Celui-ci reprit :

— Louis, allons, voyons ! Je parle de nous deux et de tous ceux qui, comme nous, sont des ingénus et vivent au petit bonheur. Regarde un peu ce qui se produit dans la vie de tous les jours et dis-moi si l'on ne traverse par le paradis avant d'arriver à l'enfer ?

Du petit doigt, Louis se cura énergiquement l'oreille droite, comme s'il eût voulu faire comprendre qu'il n'avait pas bien saisi le sens des paroles de son compagnon, puis, sans se presser, il vida son verre pour y découvrir, sans doute, l'idée qu'il cherchait. Mais, l'inspiration ne s'y trouvant pas, il se contenta de dire d'un air détaché :

— Jacques, tu m'embêtes avec tes devinettes ! Si tu veux faire de l'esprit à mes dépens, on « verra voir ».

Jacques qui connaissait parfaitement la bonasse de son ami Louis pour l'avoir mise souvent à l'épreuve, ne se laissa point décourager et poursuivit :

— Est-ce qu'il ne serait plus permis de constater ce qui est ? Il n'y a du reste jamais rien à perdre à savoir manier la boussole pour son orientation personnelle, car un homme averti en vaut deux. Eh bien ! je dis que toi, Louis Desvents, tu te trouves à cette heure plus rapproché du paradis que de l'enfer.

Louis Desvents, qui ne s'attendait guère à un pronostic aussi favorable, se mit à sourire, satisfait, en demandant à quoi il devait cette heureuse circonstance.

Toi, Louis Desvents, continua son ami Jacques, tu as le vin joyeux. Un bon verre, rempli et vidé en un rythme qui aiguillonne les pensées, te met en gaîté et jamais je ne te vois aussi heureux que lorsque tu es en goguette. Seulement, le lendemain, mon bon, c'est la lie qui réagit. Tu es régulièrement d'humeur telle qu'on n'ose pas te regarder ! C'est l'enfer après le paradis !

Le sourire s'était évanoui au coin des lèvres de l'ami Louis qui avait l'air de réfléchir. Le « on verra voir », dont il avait menacé son compagnon tout à l'heure, lui revenait probablement à l'esprit et il cherchait un argument capable de rétablir l'équilibre. L'ayant apparemment découvert, il rompit le silence en disant d'un ton résigné :

Oui, Jacques, tu as peut-être raison. Les gens ingénus comme nous traversent en effet le paradis avant d'arriver à l'enfer. Moi aussi, je connais un gaillard qui un jour fit la connaissance d'une demoiselle charmante et qui roucoulaît du matin au soir. Tant que durèrent les fiançailles, ce furent des cajoleries sans fin, un vrai jardin d'Eden. Mais, depuis la noce, depuis le jour où ils goûteront à la pomme de l'arbre de la connaissance, la douce demoiselle d'autrefois s'est muée en une Xantippe revêche, au parler autoritaire et aux gestes péremptoires. Oui, depuis lors, le pauvre mari ronge son mors et trouve que les heures du paradis furent bien courtes comparées à celles de l'enfer.

Sans dire une parole, Jacques sortit son porte-monnaie, déposa son écot sur la table et s'en alla l'air tout penaud.

Au bruit de la porte grinçant sur ses gonds, l'hôtesse surgit juste à propos pour recueillir les confidences de Louis Desvents qui riait sous cape en disant :

— Je l'avais averti de ne pas me taquiner. Il n'a pas pu retenir sa « poisonne » de langue et à mon tour je lui ai présenté le miroir pour qu'il s'y regarde et constate que lui également a traversé le paradis avant de s'attarder en enfer. Je n'ai fait, d'ailleurs, que lui répéter ce dont il s'est plaint avec amertume à moi-même maintes fois, seulement, voilà, il y a des vérités que l'on veut bien confesser soi-même, mais que l'on ne goûte guère dans la bouche de tiers.

Et moi, spectateur ignoré, en réfléchissant à cette scène fort instructive, je me disais que sans doute Louis Desvents, en prononçant son « on verra voir » en guise de mise en garde, songeait à « un verre à voir », par quoi il voulait désigner évidemment le miroir qu'il opposa avec beaucoup d'à propos à son ami Jacques. Depuis lors, je me suis promis de me souvenir de cette tournure pit-